

2. J'appelle *travail* l'activité de l'être humain qui, confronté à des contraintes, produit selon un projet déterminé, quelque chose pouvant servir à d'autres. Chaque jour, nous travaillons de diverses façons, rémunérées ou pas, salariées ou bénévoles ; or, quelles que soient les formes variables qu'il prend, selon les époques et les sociétés, le travail demeure un fondement de notre liberté. Je vois quatre raisons à cela : il nous permet d'agir sur un environnement qui nous contraint, de nous libérer de la dépendance aux autres, d'exprimer des talents et, par-dessus tout, de donner du sens à nos actes.

Le travail libère, tout d'abord, de la fatalité du monde. Je l'ai dit, il est une réaction à des contraintes. On arrache à la nature de quoi se nourrir, se vêtir et se chauffer. On se délivre du cycle des saisons, des dangers de la nature, du froid ou de la chaleur. On cultive le sol, on élève les animaux. Le travail transforme l'environnement des hommes pour le rendre plus sûr et plus fécond. Encore aujourd'hui, dans nos sociétés sophistiquées où on a l'impression que tout est abondant, on travaille parce qu'il faut, dit-on, gagner son pain. C'est vrai, parce que le pain ne vient pas magiquement à la bouche, porté par une main invisible. Le travail nous libère d'une dépendance aux éléments incertains pour nous procurer ce qu'il nous faut pour vivre. Et pour beaucoup dans le monde, cette émancipation est encore le fruit d'une lutte quotidienne.

Le travail libère aussi de la dépendance aux autres. Il nous évite d'être soumis à une bienveillance dont ils auraient le monopole. Il permet de prendre notre propre part dans la fabrique de la société, de nous affirmer comme producteurs, de nous savoir utiles aux besoins d'autrui. Il fait passer de la dépendance à l'*interdépendance*, en nous attribuant une place, un rôle, aussi modeste soit-il. On connaît la célèbre formule d'Adam Smith dans *La Richesse des Nations* : « Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais plutôt du soin qu'ils apportent à la recherche de leur propre intérêt. Nous ne nous en remettons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme. [...] Il n'y a qu'un mendiant qui puisse se résoudre de dépendre de la bienveillance d'autrui. » Forte mais trompeuse formule car la référence à l'égoïsme laisse entendre que le boucher ou le brasseur ne nous sert que par simple intérêt personnel. C'est porter un jugement moral où il ne faut voir qu'un constat : dès lors que chacun travaille, personne ne dépend du bon vouloir d'un autre, nous sommes *interdépendants*. Nous attendons notre dîner *du travail* du boucher, du brasseur ou du boulanger et eux-mêmes attendent le leur *du travail* des autres et du nôtre. Ainsi se constitue une société où on est libre parce qu'on est émancipé du bon vouloir unilatéral – dépendance, dit Smith, qui

est celle du mendiant.

Telle est aujourd'hui la leçon du migrant : quand il veut à tout prix travailler, c'est pour s'émanciper de la charité publique. C'est aussi la leçon du jeune qui veut être « indépendant » comme il dit, même s'il serait plus exact de dire qu'il s'émancipe en entrant dans une nouvelle forme d'*interdépendance*, plus large que la famille. Notre liberté est d'autant plus grande qu'une pluralité de communautés bénéficie de notre travail. La multiplication des interdépendances nous fait échapper à la dépendance exclusive.

Le travail libère encore quand nous pouvons épanouir nos compétences et nos qualités. La pratique nous rend habile. L'expérience répétée des gestes développe nos capacités. Les objets ou les services que nous produisons sont pleins de notre travail, mais en retour, ils permettent de tirer de nous des savoir-faire et des talents qui, sans ce travail, seraient restés des potentialités.

Le travail libère, enfin et surtout, parce qu'il permet de donner du sens à nos actes. On établit un plan, on coordonne des ressources, on assume l'effort juste, le geste nécessaire. Nécessaire à quoi ? À réaliser un projet. L'acte donne corps à une idée. L'ouvrage attendu émerge, il nous échappe : c'est un tableau, un dossier conclu, un procès plaidé, un mur élevé, un logiciel programmé, une voiture réparée... Dans la diversité apparemment aléatoire de l'univers, quelque chose de singulier est apparu, fruit de notre vouloir et de notre action. Née de nous, cette chose prend de la valeur. Elle n'est pas due au hasard ou à une main invisible. Elle a été conçue selon une idée, un dessein que le travailleur a réalisé. Le paysan raconte comment il a semé. Le bricoleur ou l'artiste-peintre reculent de quelques pas devant l'installation électrique ou la toile achevée et ils ont le même réflexe : regarder ce qui est produit par eux, ce que leur travail a cristallisé dans l'océan des possibles. *Je l'ai fait*, se disent-ils, et le hasard est momentanément aboli, le travailleur s'en est émancipé. Son travail a mis de l'intelligence dans un monde qui n'en a pas. C'est alors que le labeur le plus trivial touche au plus spirituel, et que même un travail réputé subalterne prend, pour celui qui l'a réalisé, une dimension existentielle : *je l'ai fait*, je suis celui qui a fait cela (les peintres et les sculpteurs signaient jadis ainsi). Ainsi écrit Simone Weil : « Que pour chacun son propre travail soit un objet de contemplation. » L'intelligence du travail, je veux dire, l'intelligence que l'on a de son travail, rend notre liberté sensible. Et si ce qui est produit est non seulement fait mais *bien fait*, il y a comme une jouissance de l'être qui a pris le dessus sur la matière informe. C'est du *beau* travail. « La beauté, c'est la liberté qui se donne à voir », dit Schelling. Le travail fait sens :

sens pour soi, sens pour ceux avec qui on travaille, sens pour la société dans laquelle on inscrit le fruit de son travail.

Mais cette évidence tirée de notre expérience quotidienne a été brutalement contredite par l'histoire... *Le travail rend libre !* C'est ce qu'on lisait à l'entrée d'Auschwitz et des camps de concentration. Les nazis affichèrent la revendication émancipatrice du travail précisément là où l'esclavage était absolu, suggérant à beaucoup, après eux, qu'en réalité, le travail rend esclave.

Faut-il leur donner raison ? Faut-il abdiquer devant ceux qui, en plaçant cette formule à leurs portes, ajoutaient la raillerie au crime ? Ceux qui inversèrent en ricanant le sens des mots parce que dans les camps, on faisait travailler les prisonniers avec ardeur, avec intensité, avec cruauté, jusqu'à leur épuisement, jusqu'à exécuter leur propre mort, jusqu'à leur auto-extinction. J'ose dire pourtant que l'imposture exprimait, malgré elle, quelque chose de la vérité du travail : oui, il rend libre, mais les conditions de travail peuvent être dévastatrices, jusqu'à assurer la décomposition du travailleur. Jusqu'à sa disparition. C'est ce dont témoignent les camps de tous les totalitarismes, de Staline à Mao, qui ont voulu briser physiquement et spirituellement la liberté du travailleur.

Je distingue les conditions de travail et la condition du travailleur. Les conditions de travail sont les modalités matérielles selon lesquelles le travail est réalisé : le temps, la cadence, l'hygiène ou la sécurité. Elles dépendent de l'organisation du travail. La condition *du travailleur*, c'est, plus radicalement, la manière dont une communauté permet ou non aux travailleurs d'avoir l'intelligence de leurs actes – et ainsi d'être reconnus ou niés comme êtres humains capables de donner sens à leur travail. Dans les camps, la condition du travailleur était une absolue négation. Il n'existait pas. L'émancipation par le travail était impossible, parce que c'était un travail *sans travailleurs*. Les nazis pouvaient ricaner et définir en conséquence des conditions de travail épouvantables.

Il faut donc mettre les choses dans le bon ordre : en premier, les principes moraux et politiques qui, dans une nation, affirment la condition du travailleur ; en second, les communautés de travail qui réalisent cette condition en permettant ou non que le travailleur ait l'intelligence de son travail ; enfin les conditions de travail déterminées par la manière dont l'activité est organisée. Tout se tient à condition que tout s'emboîte.

Je dis donc : le travail est émancipateur quand il est une expérience de la vie, et c'est ce qu'il nous faut affirmer politiquement et socialement si nous voulons fonder un vivre ensemble réaliste. Même fatigant, il est vivifiant – comme peuvent l'être le sport ou la danse. Mais la *condition du*

*travailleur* est aliénation quand on empêche cette liberté existentielle de porter son fruit – comme si l'on faisait du sport ou on dansait, jusqu'à l'épuisement et sans savoir pourquoi. Elle produit la souffrance au lieu de la santé. Les conditions de travail dégradantes, au lieu du bien-être. Et la barbarie au lieu de la société civilisée.

Le point est capital : *parce que* la nature du travail est de rendre libre, la condition qu'on fait au travailleur, quand on nie l'intelligence de son travail, devient aliénante. Quatre sources d'aliénation répondent aux quatre sources de liberté que je viens de décrire.

Aliénante la condition du travailleur lorsqu'elle l'autorise non à vivre de son travail mais à survivre, parce qu'aucun autre choix ne lui est possible et qu'il faut continuer sa tâche pour se nourrir ou pour nourrir les siens. Aucun sens au travail sinon celui-ci : s'arrêter signifierait avoir faim, ou ne plus payer le loyer de la maison ou les études des enfants, et il faut accepter, vaille que vaille, ce qui se présente. Le travail n'émancipe plus. Le travailleur est maintenu précisément au niveau des exigences de la nature ou, ce qui revient au même, des exigences de la survie sociale. Pendant des siècles, en Europe, les paysans en étaient là, talonnés par la disette. Des peuples en sont là aujourd'hui encore. Chaque jour est celui du pain gagné sur la faim. Mais si ce n'est plus la famine qui les talonne, combien, dans nos sociétés d'abondance, en sont aussi au point où ils n'ont pas d'autre choix que de travailler où on les emploie parce qu'il faut survivre ? Ce qui les maintient à ce niveau de travail les maintient à ce niveau de servitude.

Aliénante aussi la condition du travailleur lorsqu'elle le soumet à un ordre social ou à des techniques qui lui imposent leur rythme, leur force, leur place, leur cadence, leur calendrier ou leur flux d'information. L'interdépendance s'efface devant la dépendance à ce qui règle le travail. Parfois ce sont des coutumes qui réduisent certains à une fonction ou à un rôle : le paria des sociétés de castes en Inde est confiné aux travaux répugnants, la femme ailleurs est cantonnée au travail domestique. Ce peuvent être aussi les machines qui aliènent les travailleurs quand, au lieu d'être à leur service, elles imposent leur cadence à leur corps. Ce peuvent être encore les outils de gestion qui organisent le travail, le standardisent, le prescrivent, le réduisent à un anonymat rationalisé dans lequel, confiné à son poste, le travailleur n'a plus de visage.

Entendons-nous, ce n'est ni la machine, ni l'organisation du travail qui sont aliénantes en elles-mêmes. Au contraire : la machine peut assurer aux travailleurs des efforts moins pénibles, des tâches plus aisées, plus rapides, moins fastidieuses. Bien conçue, l'organisation du travail évite

les temps perdus, les répétitions absurdes. Elle accroît la liberté du travailleur qui peut agir au mieux à sa place et selon son utilité. Cela dans une société, dans une communauté ou dans une entreprise civilisées. Mais dans une communauté barbare, dans une entreprise barbare organisée comme une horloge méthodique utilisant des mécaniques infaillibles, les travailleurs eux-mêmes sont des machines. « La force, c'est ce qui fait de quiconque lui est soumis une chose », écrit encore Simone Weil. Force multiple qui aliène quand, dans la durée, le rythme du travail n'est pas celui du corps, celui de la vie telle qu'elle voudrait se manifester. Ceux qui doivent traiter aujourd'hui des flux continus de courriels savent bien à quelles exigences d'immédiateté ils sont enchaînés.

Aliénante, la condition du travailleur quand il doit travailler au-delà de ses compétences ou de ses forces. Lorsqu'il n'a pas le droit d'être vulnérable ou fragile, ou simplement fatigué, parce qu'il faut être efficace et productif ou bien disparaître. Au lieu que le travail développe les qualités et les compétences, il les consume. Celui qui travaillait jadis intensément pour arracher à la terre sa pitance n'est pas si différent de celui qui, dans les entreprises hypercompétitives d'aujourd'hui, empile les dossiers, les projets et les réunions, jusqu'à ce qu'épuisé, il soit remplacé par un plus frais que lui.

Aliénante finalement, et cela résume tout, la condition du travailleur quand ce qu'il fait n'a plus de sens, plus d'intelligence, quand il ne sait plus pourquoi, pour qui il travaille. On lui demande de faire, il fait. De casser des pierres, il les casse. De remplir des tableaux, il les remplit. D'arrêter un projet, il arrête. Il n'en sait pas la raison. Ou s'il la connaît, elle lui semble insensée. Il n'en est pas fier. La liberté qui devrait jaillir de son travail parce qu'il impose un ordre au champ des possibles, est engloutie dans l'insignifiance. Aliénation veut dire aussi folie : le travail aliéné peut être sans intelligence, même quand on exerce des responsabilités considérables.

Je ne suis donc pas naïf. Je sais que le travail libère mais je sais aussi que le travailleur est menacé d'aliénation. Les deux pôles se font face et du basculement de l'un vers l'autre dépend notre façon de vivre ensemble. Puisque l'intelligence du travail est si décisive dans ce basculement, il nous faut mieux comprendre ce qui la nourrit.